

Un beau désordre: vers une langue non binaire

Lebogang Mokoena

La langue est le miroir de la société

Quelle est votre langue maternelle ? Comment a-t-elle façonné votre façon de penser et de vous percevoir — votre identité ?

Le langage est un outil qui nous aide à nous exprimer, mais aussi à comprendre le monde qui nous entoure, à donner un sens à ce qui a été, à ce qui est, et à ce qui sera. Or, dans le même temps, il nous limite sur tous ces plans. Il est difficile de décrire — et plus encore d’imaginer — ce pour quoi nous ne possédons pas de mots. Pour cette raison, il nous faut parfois entreprendre de longs et sinueux voyages, aller de-ci de-là et peindre de riches paysages, comme Virginia Woolf dans *Une chambre à soi*¹, à la recherche d’une langue qui nous permette de nous exprimer.

La langue est le miroir de la société, de la culture et des systèmes inégalitaires qui s’y entrecroisent — le classisme, la suprématie blanche, l’hétéropatriarcat. Pourquoi le « blanc » est-il généralement considéré comme une couleur neutre, et pas même une couleur à part entière parfois ? Et pourquoi est-elle souvent associée à la propreté ? Pourquoi le mot *slut* (salope) est-il généralement associé aux femmes qui ont de (nombreuses) partenaires sexuelles, et non l’inverse ? Ce ne sont là que quelques exemples tirés de la langue anglaise. Le français, l’allemand ou l’espagnol sont aussi — si ce n’est davantage — des langues genrées, à d’autres égards. Elles possèdent des mots qui différencient, dans une certaine mesure, les personnes de genre féminin et masculin. En allemand, la logique est la suivante : *die Bäckerin*, la boulangère et *der Bäcker*, le boulanger ; *die Ärztin*, la doctoresse et *der Arzt*, le docteur. Et il faut toujours choisir l’un ou l’autre. Si l’on parle d’un groupe d’artistes dans un texte, on utilise généralement le pluriel du mot masculin, dès le moment où ce groupe comporte ne serait-ce qu’un seul homme. Si bien que toute femme y appartenant se trouve aussitôt invisibilisée, car le lecteur n’a aucun moyen de savoir s’il est composé uniquement d’hommes ou d’une combinaison d’hommes et de femmes. Le pluriel féminin n’est employé que pour un groupe exclusivement composé de femmes.

Les systèmes tel l’hétéropatriarcat sont si étroitement imbriqués dans notre pensée qu’il est difficile, dans notre langue, de les saisir, de les décrire, sans parler de s’en défaire. Comment décrire et parler d’une chose pour laquelle nous n’avons pas de mot ? En trouvant ou en créant nos propres outils. Comme l’écrit Audre Lorde : « Les outils du maître ne démantèleront jamais la maison du maître. »²

Une langue façonnée par l’histoire et des systèmes inégalitaires

De nombreuses tentatives ont cherché à montrer et modifier les biais qui sont à l’œuvre dans les langues. Historiquement, le français, par exemple, est une langue qui a été façonnée³ par des systèmes, parmi

¹ Virginia Woolf, *A Room of One’s Own*, Londres, Hogarth Press, 1929

² Audre Lorde, *The Master’s Tools Will Never Dismantle the Master’s House*, Londres, Penguin Modern, 1979 ; Penguin Classics, 2017.

³ Gwenaëlle Perrier et Marie Loison-Leruste, « Itinéraire d’une universitaire engagée : Éliane Viennot et le langage non sexiste (entretien) », *Cahiers du genre* vol. 69, no 2 (juillet 2020). Traduit en anglais par Lucy Garnier : <https://www.cairn-int.info/journal-cahiers-du-genre-2020-2-page-109.htm>

lesquels l'hétéropatriarcat, et préservée par des institutions, telle l'Académie française.⁴ Elle fonctionne selon un modèle binaire qui donne la prééminence aux formes masculines sur les formes féminines, ce qui a pour effet d'éclipser et de marginaliser ces dernières. Si des activistes proposent de multiples subterfuges pour le contourner et que des linguistes travaillent à modifier les règles grammaticales, les designers disposent d'outils différents, dont le plus puissant est le pouvoir de la créativité. Le CAC Brétigny expose actuellement les travaux de la collective Bye Bye Binary, qui utilise précisément ces outils et ces pouvoirs pour proposer et explorer des manières d'aller vers davantage d'équité dans la langue française.

Partons en voyage

Invitation à se perdre

Avant d'examiner de plus près le travail de Bye Bye Binary, j'aimerais vous emmener en voyage. Je vous invite à quitter le droit chemin, la voie bien tracée de l'anglais et d'autres langues européennes/occidentales car, comme l'écrit Sara Ahmed : « [L]es moments de désorientation sont vitaux⁵ ». Ils portent en eux l'espoir de pistes parallèles. Cette excursion pourrait nous donner une perspective différente sur ce que créer et vivre avec/dans une langue non binaire peut impliquer.

L'article que vous lisez a été écrit en anglais [et traduit en français]. Cependant, l'autrice de ce texte n'est pas une anglophone dite « native ». Du moins, pas au sens de l'anglais britannique classique. Mes langues maternelles sont le sesotho et le setswana. Je suis une personne noire, lesbienne et non binaire, née et élevée à Soweto, au sud-ouest de Johannesburg, en Afrique du Sud, où l'on compte onze langues officielles. J'ai grandi dans un environnement multilingue, où j'ai appris à parler le sepedi, le zoulou, le xhosa — et l'anglais aussi, oui. Ces dernières années, j'ai également commencé à me familiariser avec la langue allemande.

Un terme unificateur

Si certaines langues dans le monde fonctionnent au sein d'un système cis-hétéronormatif (qui exclue les êtres humains ne se définissant pas ou ne se catégorisant pas comme des femmes ou des hommes), dans d'autres cultures, parler des langues qui se sont construites en dehors d'une binarité de genre n'a rien d'inhabituel. Ma langue maternelle, le sesotho, en est un exemple. Le sesotho est étroitement lié au setswana (parlé principalement au Botswana et dans le nord-ouest de l'Afrique du Sud) et au sepedi (essentiellement pratiqué dans les régions du nord-est de la province de Limpopo), que l'on rassemble sous le terme générique de « langues basotho ». En sesotho, la lettre *o* est utilisée en tant que pronom personnel de la troisième personne ou pronom sujet. Ce qui veut dire qu'elle est comprise et utilisée comme un mot. Contrairement à la langue anglaise, qui produit un système de genre binaire très strict — elle ou il —, le sesotho utilise le mot *o* à la manière d'un terme unificateur qui se réfère à ces deux genres et à d'autres, ce qui en fait un mot inclusif.

O ithutela ho ba eng? — Qu'est-ce qu'elle ou il étudie ?

O rata ho bala dibuka tse feng? — Quels sont les livres qu'elle ou il préfère ou aime lire ?

Pour la troisième personne du singulier et du pluriel (elle / il / ils), on utilise le mot *ke* en l'associant à un nom. Par exemple :

⁴ Bye Bye Binary, « Imaginaires typographiques inclusifs, queers et non binaires », *Raddar* no 3 : « Politiques du design » (2021), Lausanne, T&P Work Unit, p. 16-29. ; Caroline Dath°Camille Circlude, « Une révolution typographique post-binaire », *Le Signe Design* no 2 (2021), Chaumont, Centre national du graphisme/Les Presse du réel, p. 72-95.

⁵ Sara Ahmed, *Queer Phenomenology: Orientations, Objects, Others*, Durham, Duke University Press, 2006.

Ke Lebogang. — Elle ou il (s'appelle) Lebogang.

Ke Lerato le Tumelo. — Elles ou ils ou iels (s'appellent) Lerato et Tumelo.

Le mot *ke* est également un pronom de première personne, qui signifie « je ». Mais aussi « elle » / « il » / « c'est » / « ils » ou « elles » (au pluriel). Il englobe tout cela, tout en les séparant. Sa traduction serait donc plutôt la suivante :

Ke Lebogang. – Elle ou il (s'appelle), ou je (m'appelle) Lebogang.

Le problème de l'anglais comme point de référence

Puisque *o*, comme le mot *ke*, ne se traduit pas nécessairement par « elle » ou « il », il renvoie à toutes les personnes, à tous les genres. Son ton neutre donne la prééminence à la personne et non à son genre. C'est une question complexe, parce que le sesotho est une langue tonale et que ces phrases changent de sens en fonction du ton sur lequel elles sont prononcées. D'une part, ces phrases désignent telle ou telle personne (quel que soit son genre) ; d'autre part, elles font référence à une personne pour laquelle les mots *o* et *ke* signifient également « tu » / « vous ». Ainsi, la première phrase que j'ai construite à titre d'exemple peut également signifier : « Qu'est-ce que vous étudiez ? » / « Qu'est-ce que tu étudies ? »

Toutefois, c'est ainsi que je comprends la langue. Plusieurs aspects font qu'il m'est difficile, et même inconfortable de saisir et parler du sesotho en anglais. D'une part, j'ai l'impression d'essayer de faire entrer un triangle dans un cercle : parce que le sesotho et l'anglais sont des langues très différentes, il me paraît presque impossible d'expliquer l'une par l'autre. D'autre part, il est compliqué de trouver des ressources sur le sesotho ou de se fier à celles qui existent, parce que les « expertes » qui ont étudié et expliqué cette langue (il y a parfois plusieurs décennies) ont posé les bases. Le sesotho semble avoir longtemps été étudié par des locuteurs non natifs, venues l'analyser avec une perspective eurocentrique/occidentale.

Traduire *o* (qui, de fait, confond les genres) dans une langue comme l'anglais (qui possède des marqueurs de genre binaires) oblige à définir ce pronom, à l'explicitier et à l'intégrer dans ce cadre très binaire. C'est un exercice qui me contraint à penser strictement en termes binaires — ce qui n'est jamais le cas, surtout lorsque je parle ma langue. Je me sens donc plus à l'aise quand je traduis *o* non pas seulement par « elle » et « il », mais par tous les genres. Il en va de même pour les pronoms substantifs comme « elle » / « lui » ou « ça » — dans le cas du mot *ena* qui, dans mon esprit, se traduit approximativement par « celle-ci » / « celui-ci » ou « cela ».

Contexte

O est plus ou moins un indéfini, à moins que l'on se montre plus précise ou que l'on parle dans un certain contexte, auquel cas il n'y a pas d'ambiguïté sur la personne à laquelle on fait référence. C'est pourquoi j'ai le réflexe de privilégier la personne plutôt que son genre. Il se trouve aussi qu'en Afrique du Sud, les noms tendent fortement à devenir moins genrés. Par exemple, mon nom (Lebogang) est non binaire. Il est employé pour et par des personnes assignées aux genres féminin comme masculin à la naissance, ou qui s'identifient à d'autres genres. Avec la forme non genrée du mot *o*, la langue crée un espace qui permet de définir ce terme en fonction du contexte et/ou des personnes. Et je soutiendrai qu'il inclut celles qui, comme moi, sont non binaires ou utilisent d'autres genres dans le langage parlé. On pourrait même soutenir que la langue est ici plus inclusive et plus ouverte que ne l'est la société qui la pratique, où les violences faites aux femmes et à la communauté LGBTQI+ prédominent. Même dans les communautés où l'on parle des langues inclusives et non binaires, cette violence est présente, opérant en dehors de la langue.

Par ailleurs, le sesotho n'est pas une langue grammaticalement genrée. Elle n'attribue pas de genre aux noms, comme par exemple en français « la table » (féminin) et en allemand *der Tisch* (masculin), ou « le soleil » (masculin) / *die Sonne* (féminin). Le sesotho n'utilise pas non plus de marqueurs de genre comme dans les mots « pompier » ou « serveuse ». Pendant que les communautés occidentales, dans des discours connexes (et donc par le biais de la langue anglaise, française...), plaident en faveur de marqueurs inclusifs qui reconnaîtraient les personnes dont le genre se situe en dehors de l'alternative binaire, les langues de l'hémisphère sud se sont depuis longtemps imposées comme des idiomes sensibles au genre et inclusifs. Dans les langues basotho et nguni, il existe des mots au singulier et au pluriel tels que *motswadi* / *batswadi* et *umzali* / *abazali*, qui se traduisent respectivement par « la personne qui aide à accoucher » ou « les gens qui aident à accoucher », incluant les femmes et les hommes, et ceux qui s'identifient à l'un ou l'autre genre.

Mais ce n'est pas si simple. En sesotho, des mots comme *mosadi* (femme) ou *monna* (homme), *mme* (mère) ou *ntate* (père), *ausi* (sœur) ou *aubuti* (frère) ont une importance. Selon le contexte, certains de ces termes sont utilisés comme une marque de respect quand on s'adresse à quelqu'un. Par exemple, lorsqu'on salue un homme qui a des enfants, on dira : « père ». Lorsqu'on salue une jeune femme ou un jeune homme (qui n'est pas notre parent) mais qui est un peu plus âgée que nous, on dira : « sœur » ou « frère ». Ces termes ressemblent fortement à des substituts, alors qu'autrement, les mots « elle » et « il » n'existent pas. Ils soulignent les différences entre les genres, mais surtout les rôles attribués à certains corps, créant ainsi une relation entre la langue et le genre. Parfois, ils sont un témoignage direct de la manière dont les inégalités de genre se perpétuent dans les langues. Mais ils nous renvoient aussi à l'idée que la langue n'est pas innocente. La langue n'est pas neutre.

En sesotho, le terme *nyopa* (un mot très insultant utilisé de manière formelle et informelle) désigne une femme stérile. Or il n'existe pas de terme pour désigner un homme stérile. Cela s'explique peut-être par le fait que les cultures ont toujours blâmé les femmes lorsqu'un couple ne parvient pas à concevoir. Pour donner un exemple tiré d'une autre langue, citons l'isiZulu, la langue nguni la plus parlée en Afrique du Sud. L'isiZulu utilise des mots ou des phrases qui non seulement perpétuent les stéréotypes et créent des inégalités entre les hommes et les femmes, mais nourrissent également des attitudes sexistes. Le mot *isoka* désigne un homme ayant de multiples partenaires sexuelles. *Isoka* a un sens légèrement festif qui confère aux hommes une certaine innocence. En revanche, le terme *isifebe*, qui désigne une femme aux mêmes mœurs, a une signification différente et péjorative. Alors qu'*isoka* a une connotation positive, *isifebe* se traduit par « salope ».

Même avec des usages comme celui du mot *o*, mettre l'accent sur les rôles sociétaux revient à enfermer les gens dans un genre donné. Alors, quand est-ce qu'une langue est pleinement non binaire ? Par son emploi du mot *o*, le sesotho est non binaire ; mais, en même temps, il ne l'est pas, parce qu'il attribue des rôles genrés aux personnes. Ou peut-être est-ce là encore le reflet d'une pensée occidentale fondée sur la langue anglaise ? Une langue peut-elle être non binaire malgré l'existence de ce type de marqueurs de genre ? Est-il même souhaitable de disposer des outils linguistiques qui permettraient de visibiliser le genre et les binarités, et de pouvoir ainsi en parler pour, finalement, les dépasser ?

D'autres avènements possibles

L'idéal serait de disposer d'une langue dans laquelle chacune, quel que soit son genre, puisse s'exprimer pleinement et être représentée et interpellée avec respect ; une langue qui utiliserait, par exemple, un pronom épïcène comme *o*. Je pense que nous avons beaucoup à apprendre de langues moins bien connues mais non binaires en matière de genre, comme le sesotho. Elles pourraient nous inspirer et contribuer au discours qui cherche des moyens de rendre plus inclusives des langues comme le français. Il est clair, cependant, que toutes ces questions sont très complexes et pour les résoudre, il n'existe aucune

voie tout tracée, unique et directe. Il semblerait plutôt que nous ayons besoin d'interférences qui agiraient en même temps, sous tous les angles et sur tous les plans. À mes yeux, certaines des expériences et idées visant au changement pourraient s'inspirer des langues non occidentales et non européennes qui, malgré des problèmes inhérents, sont moins genrées que des langues comme l'anglais, l'allemand ou le français.

Bye Bye Binary : utiliser le design pour dépasser la binarité d'une langue

Vers une langue non binaire

Il apparaît clairement que nous avons encore besoin d'une langue qui nous aiderait à exprimer nos différences et à déconstruire les systèmes inégalitaires, afin de pouvoir les comprendre et les mettre en évidence — pour ensuite les dépasser. C'est dans cet objectif que travaillent de nombreuses féministes, mais aussi des militantes antiracistes. Nous appelons de nos vœux un monde dans lequel la couleur de la peau et le genre n'aura plus d'importance, mais pour le moment, il faut que nous soyons capables de les voir, de les reconnaître et d'en parler, afin de renverser les hiérarchies créées par l'hétéropatriarcat et la suprématie blanche, puis démanteler ces systèmes eux-mêmes⁶. En ce sens, la collective franco-belge Bye Bye Binary ne vise pas, ni même ne croit à une langue neutre en matière de genre ; elle s'efforce d'aller vers une langue inclusive, non binaire ou post-binaire. Car une langue neutre invisibiliserait les différences et les injustices qu'il nous faut voir. BBB se concentre sur la démasculinisation de la typographie et sur la création de manières d'écrire et de parler la langue française qui soient inclusives et non binaires. Dans sa pédagogie et dans sa pratique, iel met l'accent sur une équité propre au design, se concentrant sur les inégalités à l'œuvre dans la typographie et le graphisme, comme dans la société en général, et ce faisant, explore des moyens de les surmonter.

Bye Bye Binary utilise les outils du design graphique et de la typographie, alliés au pouvoir de la créativité et aux perspectives queer. Leur exposition au CAC Brétigny présente notamment des œuvres qui traitent d'injustices telles que la violence, les insultes et les lexiques/termes dégradants à l'encontre des Noires, des racisées, des femmes et des personnes queer, afin de renverser ces stigmatisations en utilisant l'espace pour faire basculer les dynamiques de pouvoir.

Se réappropriier la langue

Il arrive souvent que des personnes et des institutions telle l'Académie française soutiennent que remettre ainsi en question une langue grammaticalement genrée la rend incompréhensible, illisible, exclut les personnes ayant des difficultés à lire ou à voir, ou représente même un « péril mortel » pour la société⁷. Mais n'est-il pas plus périlleux d'exclure ou d'invisibiliser toute personne n'étant pas un homme cis hétérosexuel ? Pour défendre cet argument, la collective fait aussi référence aux violences policières, d'où la voiture de police qui figure sur l'une des banderoles exposées, où l'on peut lire :

« Il y a dans les critiques à l'encontre de l'écriture inclusive une certaine violence. Elle a par exemple été qualifiée de "péril mortel". Toutefois, l'écriture inclusive n'est pas à l'origine de morts de personnes contrairement à de véritables périls mortels comme la violence policière. »

Avec ces banderoles colorées, la collective embrasse la *queerness* en utilisant une typographie inclusive et non binaire pour exprimer sa colère. L'une des affiches, intitulée « *Abortion is queer as fuck* », aborde la lutte contre les stigmatisations qui entourent l'avortement, la réappropriation du récit et l'abandon de l'idée dominante selon laquelle l'avortement est un péché.

L'élément central du travail de Bye Bye Binary est la création de ligatures (deux ou plusieurs graphèmes

⁶ Patricia Hill Collins, *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York, Routledge, 2008

⁷ Bye Bye Binary, « Imaginaires typographiques inclusifs, queers et non binaires », op. cit., p. 19.

qui se connectent pour former un seul glyphe). Elle s'éloigne intentionnellement de la séparation des formes masculines et féminines, afin de combler le fossé qui les sépare et d'opérer une transition vers une typographie inclusive et non binaire⁸.

Dans son travail, la collective vagabonde aussi de-ci de-là. Ne suivant pas un chemin tout tracé, iel questionne, déconstruit et non binarise les normes et les standards de la langue française, mais aussi les règles du graphisme et de la typographie. Elle les remet en question, les contourne, invente parfois de nouvelles possibilités. Elle crée de nouveaux imaginaires et de nouvelles abstractions — non pas une vision unique, mais plusieurs, différentes. Elle crée un beau désordre.

Le design n'est pas neutre

Car le design lui-même n'est pas neutre. Tout comme la société et la langue, cette discipline a été façonnée par des systèmes comme l'hétéropatriarcat, le classisme et la suprématie blanche⁹. Inégalitaires, ces systèmes créent des divisions en fonction du genre, de l'origine, de la sexualité, de la nationalité, de la classe sociale, etc. Dans *Design and Intersectionality*, les chercheuses en design Ece Canli et Luiza Prado de O. Martins mettent en lumière la manière dont les objets fabriqués, les espaces et les technologies avec lesquels nous interagissons quotidiennement au sein de la société manifestent ces inégalités. À titre d'exemple, elles montrent que « les points de contrôle de haute sécurité aux frontières et dans les aéroports rendent légaux/illégaux les corps munis des “bons” ou des “mauvais” papiers ; les biens de consommation genrés utilisés au quotidien sous-tendent la représentation de l'hétéronormativité et la performativité des dichotomies féminin/masculin et homme/femme ; la séparation genrée des toilettes publiques renforce les perceptions binaires du genre et réduit au silence les identités queer et transgenres.¹⁰»

Dans *Design Justice*, la chercheuse Sasha Costanza-Chock décrit elle aussi le design comme une discipline inextricablement imbriquée dans ces dynamiques inégalitaires. Se référant à la matrice de la domination exposée par Patricia Hill Collins, elle montre comment le design contribue à l'inclusion ou à l'exclusion des personnes en fonction de leur genre, de leur sexualité, de leur origine, de leur classe ou de leurs handicaps/capacités, entre autres. Les privilèges et l'oppression sont distribués et se manifestent à travers des objets conçus et fabriqués, qu'il s'agisse de vêtements, de meubles, d'interactions numériques ou de typographie.

La typographie découle de pratiques similaires et n'est pas non plus exempte de responsabilité. Dans « Imaginaires typographiques inclusifs, queers et non binaires », Bye Bye Binary interroge cette dimension de manière critique, en présentant le travail de John Baskerville comme « un cas exemplaire de l'invisibilisation des femmes dans l'histoire de la typographie », puisque sa compagne et associée, Sarah Eaves, « n'a jamais été créditée pour son travail, bien qu'elle ait largement participé à l'élaboration de caractères et d'imprimés commercialisés par son mari¹¹».

Bye Bye Binary déconstruit les normes établies en visibilisant les femmes et les personnes non binaires dans la langue et l'histoire de la typographie. Ce faisant, la collective remet aussi en question ce qui constitue un « bon » design.

Des principes comme « *less is more* » (moins, c'est plus) dominant encore l'enseignement du design et les discussions générales sur ce qu'est un bon design. Le problème est qu'en réalité, ces principes ne sont ni objectifs ni universellement applicables, même si le canon prétend le contraire. Ils excluent et

8 Caroline Dath et Camille Circlude, « Une révolution typographique post-binaire », op. cit.

9 Ece Canli et Luiza Prado de O. Martins, *Design and Intersectionality: Material Production of Gender, Race, Class – and Beyond*, dans *Sense & Sensibility*, sous la dir. de Pernilla Ellens, Eindhoven, Onomatopée, 2016, p. 175-181. ; Sasha Costanza-Chock, *Design Justice: Community-Led Practices to Build the Worlds We Need*, Cambridge, The MIT Press, 2020.

10 Ece Canli et Luiza Prado de O. Martins, *Design and Intersectionality: Material Production of Gender, Race, Class – and Beyond*, op. cit.

11 Bye Bye Binary, « Imaginaires typographiques inclusifs, queers et non binaires », op. cit., p. 20.

même stigmatisent les graphismes et les typographies colorés, riches et décoratifs, souvent créés par des femmes et/ou des racisées¹².

Bye Bye Binary utilise la typographie comme un outil de libération. La collective brouille les lignes qui séparent la typographie, l'illustration et le design graphique, recourt à de nombreuses couleurs et strates, joue avec une variété d'éléments et crée collectivement. Elle refuse de suivre ou même de reproduire un canon. En ouvrant de multiples pistes parallèles, elle offre une kyrielle de possibilités. Elle le fait en occupant l'espace, en créant des outils qui répondent aux moyens et aux objectifs des communautés, afin que nous puissions nous exprimer et imaginer un avenir meilleur, où nos langues seraient inclusives et non binaires, voire post-binaires.

Un effort sociétal collectif

Que nous nous inspirions d'autres langues ou d'expérimentations avec la typographie, il existe un besoin de remettre en question le statu quo, les normes, la soi-disant neutralité, et d'ouvrir la voie à des avenir différents, meilleurs, dans lesquels nous pourrions toutes nous voir soutenues et représentées dans et par les langues que nous parlons. Leur déconstruction/reconstruction n'est pas seulement du ressort des linguistes, des activistes ou des designers ; ce doit être un effort collectif de la société.

Lebogang Mokoena (2023)

Traduit de l'anglais par Claire Martinet.

¹² Cheryl Buckley, « Made in Patriarchy: Toward a Feminist Analysis of Women and Design », *Design Issues* vol. 3, no 2 (1986), p. 3-14.

Bibliographie

- Sara Ahmed, *Queer Phenomenology: Orientations, Objects, Others*, Durham, Duke University Press, 2006.
- Cheryl Buckley, « Made in Patriarchy: Toward a Feminist Analysis of Women and Design », *Design Issues* vol. 3, no 2 (1986), p. 3-14.
- Bye Bye Binary, « Imaginaires typographiques inclusifs, queers et non binaires », *Raddar* no 3, « Politiques du design » (2021), Lausanne, T&P Work Unit, p. 16-29.
- Ece Canli et Luiza Prado de O. Martins, *Design and Intersectionality: Material Production of Gender, Race, Class – and Beyond*, dans *Sense (S) Sensibility*, sous la dir. de Pernilla Ellens, Eindhoven, Onomatopée, 2016, p. 175-181.
- Patricia Hill Collins, *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York, Routledge, 2008.
- Sasha Costanza-Chock, *Design Justice: Community-Led Practices to Build the Worlds We Need*, Cambridge, The MIT Press, 2020.
- Caroline Criado Perez, *Invisible Women: Exposing Data Bias in a World Designed for Men*, Londres, Chatto & Windus, 2019.
- Caroline Dath°Camille Circlude, « Une révolution typographique post-binaire », *Le Signe Design* no 2 (2021), Chaumont, Centre national du graphisme/Les Presse du réel, p. 72-95.
- Audre Lorde, *The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House*, Londres, Penguin Modern, 1979 ; Penguin Classics, 2017.
- Gwenaëlle Perrier et Marie Loison-Leruste, « Itinéraire d'une universitaire engagée : Éliane Viennot et le langage non sexiste (entretien) », *Cahiers du genre* vol. 69, no 2 (juillet 2020). Traduit en anglais par Lucy Garnier : <https://www.cairn-int.info/journal-cahiers-du-genre-2020-2-page-109.htm>
- Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, Londres, Hogarth Press, 1929.